



HAL
open science

Genèse des conduites d'identité

Philippe Malrieu

► **To cite this version:**

Philippe Malrieu. Genèse des conduites d'identité. Identité individuelle et personnalisation, Privat, pp. 39-51, 1986. halshs-01222984

HAL Id: halshs-01222984

<https://shs.hal.science/halshs-01222984>

Submitted on 31 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

(H) 1986⁴

Genèse des conduites d'identité

La notion psychologique d'identité a un caractère idéologique. Entendons par là qu'elle ne s'inscrit pas dans un réseau cohérent de concepts définis, comme c'est le cas pour des notions scientifiques : atome, évolution, conditionnement ; - qu'elle est en elle-même ambiguë, renvoyant à la fois à la notion de permanence d'une structure à celle de différence distinctive ; - qu'elle ne désigne pas des processus empiriques, objets d'observation ou d'expérimentation rigoureuse.

Idéologique, comme peuvent l'être les notions d'intelligence, de personne, de volonté, elle est utilisée toutes les fois où un sujet, un groupe, se sentent intérieurement divisés, éprouvent des blocages consécutifs à des contradictions internes qu'ils ne peuvent pas objectiver. En réaction contre l'angoisse qu'ils éprouvent, ils tentent la définition d'un projet d'unification qui mette fin à leurs incertitudes. La construction de la représentation d'identité apparaît donc comme un processus de défense, sans qu'on prenne une claire conscience des sources de cette défense, et cet arrière plan inconscient est justement ce qui lui confère son caractère idéologique.

Qu'une notion soit idéologique ne la disqualifie pas aux yeux du chercheur. Elle lui désigne une sphère à explorer, une réalité jusqu'alors insuffisamment reconnue : elle a pour lui une portée heuristique, et il lui revient la tâche, pour pénétrer jusqu'à son fondement dans l'inconscient, de la confronter avec les réalités qui lui donnent une fonction dans l'idéologie de l'époque, et d'atteindre les processus, psychologiques et sociaux, dont elle est le signifiant. C'est ce que nous voudrions faire tout d'abord, avant d'étudier les étapes de la notion d'identité dans l'enfance et l'adolescence, en essayant de définir quelques unes des situations où l'adulte s'interroge sur son identité.

I. QUESTIONS ET REPONSES D'IDENTITE CHEZ LES ADULTES

On demande de quelqu'un : *qu'est-ce qu'il est ?* et on sous-entend : de son état, par sa nationalité, sa religion, son caractère ; - *maçon, grec, musulman, colérique.* *Qui est-il ?* vise une autre dimension. On questionne alors sur autre chose que des attributs sociaux ou psychologiques, sur autre chose que sur une sorte d'essence de

* Professeur honoraire de Psychologie. Laboratoire « Personnalisation et Changements sociaux ». LA, C.N.R.S. 259, Toulouse, France.

l'individu, qui pourrait s'exprimer dans un « portrait ». On s'enquiert sur son « être » : une façon d'exister dans le passé, de prendre des options, de choisir ses projets. *Qui donc es-tu ?* Au-delà de tes apparences, de tes activités, de tes déclarations, je veux savoir ce qu'*au fond* tu poursuis et tu vises, pour quoi tu vis, ce qui pour toi - autour de toi - fonde ton existence, en sa singularité. La question d'identité est existentielle en même temps que relationnelle.

On le voit mieux quand elle se pose à la première personne. « Mais moi qui suis-je ? » demande Descartes, poursuivant sur le plan métaphysique l'interrogation de Montaigne : « Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy-mesme par l'instabilité de ma posture.. Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrariétés s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent ; chaste, luxurieux ; bavard, taciturne ; laborieux, délicat ; ingénieux, hebeté... ; sçavant, ignorant, et libéral, et avare et prodigue... ». Dans une époque où les événements, les modèles, les philosophies nous divisent, « aucun ne fait certain dessin de sa vie, et n'en délibérons qu'à parcelles ». Et : « Nous sommes tous de lopins et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment, fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous-mesmes, que de nous à autrui ». Cette diversité, qu'un jugement rétrospectif établit en comparant nos actes entre eux, et à ceux d'autrui réfute un sentiment global d'identité, mais ne peut s'affirmer que contre lui.

C'est qu'il existe en nous une aspiration fondamentale à surmonter nos « contrariétés » : nos contradictions internes. Les romans, les journaux intimes témoignent de cette recherche dramatique pour vivre en profondeur les divisions de l'existence, en *souffrir*, et découvrir en elles ce qui permettra - œuvre ou croyance - d'y mettre fin. Kafka recense dans son *Journal* (1954) ses aliénations : sa vie de bureau, sa dépendance à l'égard des êtres qui le fascinent, sont épuisement, ses chaînes, familiales, amicales, amoureuses..., pour s'affirmer à lui-même qu'il n'a pas à se résigner, qu'il peut écrire l'œuvre qui donne un sens à sa vie, où il se trouvera dans son identité : « quand il fut devenu évident dans mon organisme que l'*orientation* de ma nature vers la littérature était la plus féconde, tout se pressa dans ce sens et laissa *inoccupés* ceux de mes talents qui se tournaient vers les *joies* du sexe, du boire, du manger, de la réflexion philosophique et, en premier lieu, de la musique... Il ne me reste plus qu'à *chasser* mon travail de bureau de cette *vie commune* pour commencer ma *vraie vie* » (3. 1. 1912) : pas un mot de ce texte qui ne soit plein de sens.

L'insatisfaction a grandi à l'égard des engagements assumés, auprès des proches, dans la société, dans les idéologies jusqu'alors partagées. Leur insignifiance se manifeste chaque fois que des êtres - femme, artiste, penseur - appellent le moi à changer de place, de visée, lui révèlent qu'il se dépersonnalise dans sa quotidienneté : « J'ai lu Lenz sans relâche et - voilà où j'en suis - il m'a aidé à revenir à moi » (21. 8. 12). Elle se manifeste aussi chaque fois que Kafka sympathise avec une personne - père, mère, inconnu rencontré dans la rue... - dans le dénuement de ses gestes dérisoires : « Ce soir, les gémissements de ma pauvre mère parce que je nè mange rien » (16. 8. 12). - « L'insatisfaction dont une rue offre l'image : chacun lève les pieds pour quitter la place où il se trouve » (21. 8. 12). Il devient cet anéantissement de l'autre. Les rêves jouent leur rôle dans cette prise de conscience de l'aliénation, car ils accentuent le sentiment de dégradation jusqu'à l'horreur : « Je traversais Berlin... tout était presque vide, mais ces barrières formaient une foule considé-

nable... » (6. 5. 12.). Récit de rêve qui suit la notation : « Pour la première fois depuis quelque temps, échec complet dans ce que j'écris ».

Car il n'y aurait pas le sentiment d'aliénation sans la découverte qu'elle peut être surmontée, et pour Kafka cette révélation lui vient de son œuvre : « Comment je m'accroche à mon roman, en dépit de toute inquiétude, exactement comme une statue qui regarde au loin et reste attachée à son socle » (9. 5. 12.). Or il lit le 6 juin dans la correspondance de Flaubert : « Mon roman est le rocher qui m'attache et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde ! Analogue à ce que j'ai noté le 9 mai ».

Pourquoi alors, si une signification dominante a été découverte, cette inquiétude, cette angoisse, cet ennui ? Question essentielle pour comprendre la nature de la quête d'identité, et qui appelle deux réponses.

1) *L'acte de signification de soi est sans cesse combattu par les attachements anciens.* Kafka n'est pas sûr que sa vraie vie se trouve dans son œuvre à venir. Quitter les premiers engagements, c'est un peu trahir les personnes auxquelles je s'identifié, par lesquelles je est advenu. Division, clivage qui ont autant de facettes qu'il y a d'identifications divergentes accomplies. Choisir entre elles, n'est-ce pas toujours perdre de son identité ?

Il faut ajouter que le clivage est le plus souvent refoulé. Une affirmation volontariste : « j'ai trouvé la vraie vie » permet un instant de se faire croire qu'on a surmonté ses divisions : elles se rappellent à chaque regard sur les anciennes identifications. On les oublie dans la parole, dans l'idéologie, dans la vie « commune » : ces dénis ne font qu'approfondir l'angoisse.

2) *La signification de soi dans un acte défini condamne à l'abandon d'autres significations possibles.* Elle est combattue par la représentation d'attachements potentiels, futurs. Ainsi reviennent sans cesse dans le *Journal* de Kafka des notations sur les communautés juives, leur culture, leur avenir en Palestine... comme s'il y avait là pour lui une autre identification possible. Qui entrerait peut-être en conflit avec la réalisation de son œuvre d'écrivain ?

La quête d'identité apparaît comme une dialectique de conversion/conservation : mise en question d'une identité réalisée par une autre à réaliser, et d'abord à préférer à d'autres, elles aussi possibles - avec sans cesse l'interrogation : qu'y-a-t-il à sauvegarder de la première si j'adopte la seconde ? Mon changement peut-il être un reniement ?

A ces questions les psychanalystes, et aussi K. Lewin, ont montré que les sujets répondent selon des modes divers. Soit dans la dénégation d'une des identités - par régression sur la position ancienne, ou dans une progression aliénée, qui renonce, au moins en apparence, aux formations antérieures au profit de la nouvelle. Soit par la réduction symbolique du réseau des conduites anciennes dans un réseau nouveau, qui consonne quelque part avec l'ancien : ainsi en est-il dans beaucoup de conversions (M.J. Sauret 1978). Soit dans l'analyse des origines des contradictions vécues, à l'aide d'investigations idéologiques ou scientifiques, qui tentent de référer les contradictions dans la personne à des ensembles plus vastes, à des structures du moi, ou à l'histoire.

La question se pose alors de connaître, et les origines de la division du moi entre plusieurs identifications possibles, et les conditions, ainsi que les raisons, de l'orientation du sujet vers l'un de ces types de résolution du conflit, la réduction symbolique plutôt que la régression pure et simple par exemple.

Les sciences humaines avancent plusieurs hypothèses, où se reflètent quelques uns des grands conflits épistémologiques contemporains.

a) *La société est tour à tour l'origine des divisions et des réunifications du sujet*

1) Les travaux ethnologiques montrent que les sociétés ont élaboré des systèmes d'opposition mythologiques, où chaque terme est signifié par la place qu'il occupe : opposition des sexes transférés dans le monde animal, végétal, condition de la cohésion sociale ; opposition des classes d'âges ; opposition des ancêtres et des vivants. Les individus cependant ne se définissent pas seulement par leur place dans le système : on voit souvent qu'ils incarnent les principes qui leur sont opposés - l'homme possédant en son corps les puissances féminines, la femme les puissances masculines. L'identité est alors un mixte de singularité dans le couple et de complémentarité (Calame-Griaule 1965).

Ces oppositions se transmettent à travers l'histoire, constituant pour les individus des incitations à construire leur identité au travers des drames qu'ils vivent au contact de ces divisions instituées : on le voit aujourd'hui à propos des débats sur le féminisme.

2) Les sociologues, en définissant la société comme un système d'institutions, à la fois solidaires et conflictuelles, invitent à comprendre la recherche d'identité comme une activité par laquelle l'individu se situe dans le système en fonction des représentations sociales auxquelles il participe. Par ces représentations il est amené à organiser ses conduites selon les normes qui lui sont prescrites, mais il ne le fait pas passivement : il doit retrouver le sens des modèles qui lui sont offerts, les mettre à l'épreuve dans ses participations aux entreprises et aux débats de sa société (R. Bastide 1967).

Divisions et réunifications du sujet dans les mythes et dans les pratiques institutionnelles sont en interaction. On peut penser que le sentiment d'aliénation éprouvé du fait de ces dernières - dans la division du travail, dans l'assujettissement à l'Etat, à la famille, à un groupe idéologique - va favoriser la quête d'identité du côté des mythes, dans de grandes unifications symboliques. De même que les grands systèmes mythiques et religieux orientent la prise de conscience, la valorisation et le traitement de certains problèmes sociaux plutôt que d'autres.

Dans l'une ou l'autre de ces orientations, l'identité de l'individu est comprise par la situation de celui-ci dans la totalité des relations qui se nouent entre les membres de la société : elle peut changer à mesure qu'il se déplace d'une organisation à une autre, en fonction des nouveaux rôles qu'il assume, et sans doute dépend-il de lui plus ou moins, y compris dans les sociétés que l'on représente comme les plus contraignantes, « archaïques » ou « totalitaires », que ces changements soient rapides et importants. Il n'en reste pas moins, quelle que soit la situation où il accède, qu'il est l'expression d'une structure sociale et idéologique.

b) *L'identité a son fondement dans les activités où l'individu s'engage en fonction d'une structure de la subjectivité*

L'existentialisme constitue la manifestation philosophique de cette conception. Plus nettement chez Heidegger que chez Sartre (J.P. Sartre 1960). Chez ce dernier, c'est la notion de « dépassement » qui est centrale : dépassement du présent pour le signifier par l'avenir, dépassement de la relation à un objet par la position de signes qui le renvoient à un monde d'objets absents. Où se manifestent et la culture, et la liberté p. 96. Mais ce projet qui fonde tous les actes de l'homme, où se révèle que « nos rôles sont toujours futurs » p. 72, Sartre ne refuse pas de le référer aux conflits qui existent entre les groupes, et s'il ne voit pas en eux leur cause, il accepte d'y voir des

conditions de la dé
invoquée pour con
de reprendre son p
destin, tel que le co
temporalités, toute

La perspective i
ses.

1) L'identité sera
chez un Sheldon pa
trice des rythmes d
1951). L'identité de
tions à l'égard des
émane d'une consti

2) De son côté la
organisation d'attit
évaluées, dans les re
dévalorisation du su
(J.M. Newcomb, R.

3) A la question C
pouvoir se résumer
long de l'existence,
les pulsions, le sur-m
mière du sujet. Drar
ses mythes primitifs.
sciences - à la physi
Freud - de se défaire

c) *C'est à une troisié
l'interstructuration a
1976).*

L'enfant ne peut se
conscient de leurs effe
projet de soi, que dan
Ces modèles sont des
normes sociales, élabc
l'enfant doit-il une par
nom, sa classe scolaire
gène.

Mais ces participati
n'est sujet que dans la
chacune d'elles en la pe
une signification pour
« exogènes » sont éval
ses relations aux autres
nalité, sa religion par
l'on voit qu'une sociét
sienne) que si elle est un
dans les rébellions ou l

conditions de la décision. Chez Heidegger (1927) c'est la structure du Da-Sein qui est invoquée pour comprendre cette décision : sa capacité, en se situant face à la mort, de reprendre son passé et de le signifier par son avenir. Notre identité, c'est notre destin, tel que le construit l'affrontement de la mort, par où se signifient toutes nos temporalités, toutes nos entreprises sur les choses et sur les êtres.

La perspective individualiste se rencontre en psychologie sous des formes diverses.

1) L'identité sera comprise, du côté des biologistes, des « constitutionalistes », chez un Sheldon par exemple, comme l'expression d'une structure organique régulatrice des rythmes d'acquisition et de fonctionnement des conduites (W.H. Sheldon 1951). L'identité de ce système de *traits*, de *dispositions*, se manifeste dans les réactions à l'égard des objets, des personnes, du corps propre, du temps de vie : elle émane d'une constitution singulière.

2) De son côté la psychologie sociale anglo-saxonne envisage l'identité comme une organisation d'*attitudes* : elle s'est constituée à partir de l'expérience des situations, évaluées, dans les relations avec les personnes, comme source de valorisation ou de dévalorisation du sujet devant celles-ci : l'identité est fondamentalement culturelle (J.M. Newcomb, R. Turner, P. Converse 1970).

3) A la question Qui suis-je ? la réponse des psychanalystes paraît pour l'essentiel pouvoir se résumer en la notion d'un drame, drame de l'enfance, « répété » tout au long de l'existence, facteur d'une identité première, nébuleuse dans laquelle luttent les pulsions, le sur-moi, les mécanismes de défense tels que les régulent l'histoire première du sujet. Drame où se recommence celui de l'avènement de l'humanité avec ses mythes primitifs. Mais drame aussi où la conscience de notre condition doit aux sciences - à la physique de Galilée, à la biologie de Darwin, à la psychanalyse de Freud - de se défaire de l'illusion que je suis Dieu ou son fils (S. Freud 1978).

c) *C'est à une troisième perspective que se réfèrera notre étude génétique, celle de l'interstructuration de l'identité individuelle et des identités sociales (P. Matrieu 1976).*

L'enfant ne peut se constituer en tant que sujet un, auteur autonome de ses actes, conscient de leurs effets et de leur signification, doté d'une histoire originale et d'un projet de soi, que dans la mesure où il se réfère à des modèles auxquels il s'identifie. Ces modèles sont des personnes, et ce sont des *socii* : des êtres qui agissent selon des normes sociales, élaborées dans des institutions dont chacune a son identité. Ainsi l'enfant doit-il une part de ses identités à sa participation aux institutions : il est son nom, sa classe scolaire, sa nationalité, son groupe sportif... C'est son identité exogène.

Mais ces participations ne sont pas dans la condition suffisante de son identité. Il n'est sujet que dans la mesure où il n'est pas « possédé » par elles, où il objectivise chacune d'elles en la percevant à partir de sa position dans une autre, où il lui trouve une signification pour l'ensemble de ses engagements. Si bien que ses identités « exogènes » sont évaluées en fonction d'une identité « propre » qu'il élabore dans ses relations aux autres et aux institutions. Il peut arriver que l'une d'elles - sa nationalité, sa religion par exemple - se trouve dé-signifiée au point qu'il la dénie. Où l'on voit qu'une société n'a d'identité (et ne peut contribuer le sujet à trouver la sienne) que si elle est un instrument de celle des personnes : faute de quoi elle éclate dans les rébellions ou les émigrations.

Nous sommes ainsi amenés à définir les liens entre identité et personne. Ils sont étroits. Sur le versant de la première on peut placer la révélation des divisions internes et les efforts pour les surmonter, la défense de l'unité du moi, et donc de sa singularité, de son unicité ; - sur le versant de la deuxième, les actes d'évaluation des conduites : interrogation sur leur finalité, leur cohérence, leur signification pour les ensembles sociaux dont l'individu dépend, et qui dépendent de lui. Mais les opérations d'identité et de personne sont inséparables : c'est parce que les divisions aboutissent à désignifier l'existence, à la dépersonnaliser, que le sujet angoissé va rechercher son identité dans une perspective unifiante, où chaque engagement se signifie par tous les autres.

2. LE DEVENIR DES IDENTITES

a) L'étape de la subjectivation et de la séparation primaires.

L'organisme est dès la naissance un organisateur des conduites. On ne comprend pas les premières coordinations : réponses circulaires à autrui (préimitations de 4 mois), la poursuite oculaire du mouvement de la main vers un objet (4-5 mois), l'exploration des sensorialités de celui-ci (6-10 mois), si on ne considère pas qu'elles obéissent à un programme génétique. L'organisme en maturation est un incitateur et un cadre (inconscients) à l'identification. Mais il n'en est pas le fondement.

A la fin de la première année, l'exploration des choses a abouti à la « notion-pratique » de la permanence de l'objet, les réactions - plus émotionnelles - aux autres permettent un certain savoir en acte des réponses d'autrui à ses initiatives ; on ne saurait en conclure à l'existence d'une identité du sujet. Celle-ci exige la mise à distance à l'égard des activités propres, leur insertion dans une série finalisée, le va-et-vient du passé au présent, au futur, la constitution d'un « point de vue » sur ce qui advient, pour le référer à autre chose, pour y voir l'expression (symbolique) d'une autre réalité. Ainsi quand un objet est *détourné* de sa fonction pratique pour signifier une réalité absente. Mais la fonction symbolique n'existe pas à 12 mois : les activités motrices sont entraînées par des processus de conditionnements et de réactions circulaires, complexes certes, mais qui excluent le renvoi à une autre réalité. Il arrive que certaines d'entre elles (jeter un objet pour le faire ramasser, faire au revoir...) comportent l'attente consciente d'une réponse d'autrui : mais c'est en vertu d'habitudes fixées par celui-ci.

L'identité exige l'évasion hors des transformations incessantes où l'action est absorbée dans une *aliénation primaire*, dont les principales manifestations résident dans l'incapacité à diriger le geste par une représentation (stade des essais aveugles), dans l'indifférenciation du corps propre et des objets, ou du corps d'autrui, dans la méconnaissance de l'image spéculaire (l'enfant ne s'y découvre pas). Le moi n'est pas « *identique* » parce qu'il est plongé dans la successivité de ses réactions : il doit s'en *séparer*.

La séparation primaire s'effectue au début de la deuxième année quand l'enfant utilise l'attitude d'intention, acquise entre 10 et 12 mois, dans les imitations d'autrui. Pour si courtes qu'elles soient, elles font échapper ses réactions à l'entraînement par les automatismes, elles introduisent l'attitude du « point de vue », grâce au déplacement sur la position d'autrui. Les réalités s'installent sur deux plans : une page imprimée n'est plus seulement objet à froisser, déchirer... elle devient le support d'un simulacre : l'enfant *fait semblant* de la lire. L'enfant accède au statut

symbolique, dans lequel le sujet surgit de son dédoublement : en faisant de la page-chose le signifiant de la lecture, il se signifie lui-même comme visant au-delà de son activité sensori-motrice, la position de l'adulte. Cette visée, *déjà culturelle*, le situe hors de son présent : il est identifié à ce qu'il *sera* (lecteur par exemple).

Cette dualité qui pose l'identité va se retrouver dans les divers modes de l'identification, tous caractérisés par une contradiction interne, source de crise et d'une recherche nouvelle :

1) Les identités par installation passagère dans *des activités imitées* des adultes, (écrire, laver, etc) restructurent, de 1 à 2 ans, les perceptions, la motricité, les communications dans les cadres des modèles familiaux. Identités multiples, courtes, juxtaposées, passives, aliénées : celles où l'enfant est possédé par son modèle (se désignant par son prénom), et en éprouve une sorte d'angoisse qui nourrit (bien plus que l'accès à la propreté) les bouffées d'opposition, où se manifeste la colère de ne pouvoir se déterminer soi-même (de n'être identique que par assujettissement au modèle) : un désir puissant d'autonomie se développe alors.

Si ces imitations sont importantes pour l'avènement de l'identité, il reste à comprendre leur origine et à marquer leur insuffisance.

Il y a des imitations dès la première année, dans le cadre des réactions circulaires, mais elles ne proviennent pas d'une initiative de l'enfant. Et c'est la prise d'initiative qu'il faut expliquer pour rendre compte des « imitations d'identité ». On ne peut y voir simplement, comme le suggèrent Freud (le paradigme du Fort/Da) (S. Freud 1948), ou Winnicott (l'objet transitionnel) (D. Winnicott 1969) une réaction contre l'angoisse (de la frustration de la mère) par une création hallucinatoire. On y perçoit la conjonction des attitudes constituées dans la pratique de l'instrument (subordination du moyen à la fin) et des révoltes contre la dépendance à l'égard des adultes : les unes soutenant les autres, toutes deux favorisées par l'avènement de la marche et les progrès du schéma corporel).

Mais ces imitations vont s'intégrer dans les fictions, source d'identités imaginaires d'un autre type. C'est qu'elles sont incapables d'assurer l'autonomie. L'enfant, de 18 mois à 4 ou 5 ans, se trouve plongé dans une contradiction complexe. Les imitations lui permettent, sur le plan moteur, verbal, interpersonnel, social même, d'accéder à une acculturation de ses conduites de *socius*, travailleur, homme ou femme, personnage à multiples rôles. A cette identité exogène cependant - sorte de personnalité de base en formation - s'oppose la conscience de plus en plus nette, affective d'abord, puis cognitive grâce à des processus de comparaison que suggèrent les adultes (tu es trop petit, tu ne peux pas...), d'une dépendance multiforme. Dépendance d'autant plus insupportable qu'à certains moments l'enfant s'y réfugie, lorsqu'il se jette passionnément sur sa mère, qu'il veut la posséder, qu'il recule devant l'aventure d'aller vers d'autres adultes, vers les camarades. Vertige de ne pas désirer franchement ce qu'il désire : le dépassement de soi, clivage.

2) La réponse à ce clivage va venir sur deux plans : celui des *identifications imaginaires* et celui de la construction de l'identité sociale, et sur l'un et l'autre par deux canaux : les éducateurs et le travail du moi.

Les identités de fiction réalisent le dépassement de la dépendance par l'installation d'un centre d'action qui s'élabore grâce à l'identification à un père, à une mère, à un homme autres que ceux de la vie réelle, fabuleux et *imprécis*. Ces êtres ressemblent à ceux de nos rêves : puissants et irréels, car l'enfant sait qu'il n'est pas eux¹, mais il s'accorde le plaisir d'en être captif, car ils constituent le *masquage* de sa

dépendance dans des *aventures*. L'aventure ouvre l'avenir, brise avec les servitudes quotidiennes, pose un moi puissant et libre, destiné à nous accompagner secrètement dans toutes nos actions. C'est un ressort essentiel de la personne : *le moi fantastique*, qui va se repaître de la culture, qui la désire et qui la crée. Peut-être un moi d'au-delà de la mort.

Les identités fictives sont entretenues par les Autres, dans la mesure où ils présentent un modèle d'autonomie et où ils interdisent à l'enfant d'exercer cette autonomie. Mais en même temps ils lui permettent d'atteindre à une autre identité : ils lui ont imposé un nom qu'il a adopté comme un indicateur de singularité, ils l'aident à se construire une mémoire de soi, ils lui révèlent son avenir, époque de son autonomie réalisée. Ils l'appellent à réaliser ce qu'il a promis, à être cohérent : tenir parole, s'engager, c'est soumettre ses actes à une loi explicite, acceptée. Ils contribuent à constituer *l'identité voulue*.

L'identité sociale ainsi élaborée sous l'égide des éducateurs n'est pas entièrement hétéronome. Si l'enfant, de 3 à 6 ans, la revêt, c'est parce qu'il a de l'affection pour ceux qui la lui proposent. Mais c'est aussi parce qu'elle est pour lui le moyen d'atteindre à ce que les identités imaginaires ne peuvent lui assurer : la reconnaissance de soi par les autres, l'assurance qu'il deviendra leur égal.

Cette période est celle d'identités non seulement juxtaposées, qui s'ignorent les unes les autres, mais aussi situées à des niveaux différents : celui des conduites socialisées, celui de l'imaginaire du moi. Entre elles, il n'y a pas encore de conflits ouverts : ils apparaîtront plus tard.

b) *Les identités à l'âge des acculturations élémentaires*

De 6 à 12 ans, période d'initiation au travail et aux rapports sociaux, *l'identité sociale* est organisée selon un programme, en partie conscient, du modèle d'homme à réaliser. L'enfant est assigné à une *place sociale*, en partie permanente : tu es garçon/fille, fille d'ouvrier/médecin, catholique/sans religion, français/algérien etc., en partie mobile : tu es élève de C.E.2, bon/mauvais élève, etc., en partie potentielle : tu pourras être dactylo/institutrice, rugbyman/écrivain...

En liaison dialectique avec les identités imaginaires d'avant 6 ans, qui se poursuivent mais sur d'autres modes, plus culturels, dans les lectures, l'identification à des héros, une identité auto-représentée se développe en réaction aux déficiences et contradiction des initiations socio-pédagogiques. Ainsi l'enfant de 6-7 ans aspire chez nous à devenir grand et fort, beaucoup plus fréquemment que l'enfant de 10-12 ans, qui désire intelligence et savoirs, qualités appréciées à l'école, et attachées à la progression sociale (B. Zazzo 1969). Cette identité se nourrit de l'imaginaire de l'avenir, mais un imaginaire instruit de la connaissance de la vie de modèles qui lui sont présentés par la culture. Elle comporte la composition de trois propriétés : 1) La conscience du *progrès* qu'effectue le passage d'un âge à l'autre ; 2) la conscience d'une *singularité* d'aptitudes, fondée sur l'expérience (renseignée par les autres) des succès et des échecs du sujet ; 3) la conscience d'une certaine *unité* à travers le temps : je a une histoire, un sexe, des traits de caractère qui lui sont reconnus (bavard, rigolo...), et qu'il cultive dans la mesure où ils lui permettent de se différencier.

Ce niveau d'identité, dans la mesure où il parvient à une représentation, est tributaire du développement intellectuel, de la conquête des notions de temps et de causalité. Il dépend aussi de la construction d'un *système de valeurs* élaboré dans ses

relations aux adultes : ceux-ci lui renvoient de lui un certain portrait, péjoratif/laudatif, il lui revient de l'accepter ou de le refuser. Généralement, il se reconnaît les propriétés qui le valorisent, il laisse dans l'ombre celles qui le rabaisent, ou les considère comme secondaires, passagères. Cette identité consciente s'élabore dans une sorte de discussion sur soi avec autrui : « tu me dis tel, mais tu te trompes ; tu me voudrais semblable à toi, mais je ne veux pas te ressembler... ». Elle n'échappe pas aux représentations sociales : des sexes, chacun d'eux se définissant par rapport à l'autre, du bon et du mauvais élève, des caractères... Mais elle ne les connaît pas explicitement, elle est influencée par elles de façon inconsciente, car elle s'élabore par à coups, selon les circonstances : « chaque moment fait son jeu ».

On peut en définitive avancer que l'identité, vers 12-13 ans, peut être conçue comme une synthèse de rôles et de « qualités », élaborée par l'enfant à partir de ceux qui lui sont présentés par les autres : il « choisit » rôles et qualités qui lui paraissent le distinguer des autres sujets ; mais ce choix lui est en grande partie dicté par son entourage (R. Perron 1971).

c) *L'identité à l'adolescence*

Cette identité, « exogène » pour l'essentiel, se trouve ébranlée dans la crise de personnalisation qui caractérise l'adolescence. Elle se manifeste dans une opposition aux modèles que le sujet avait acceptés, aux attachements qui l'avaient mené à cette acceptation, dans le sentiment d'aliénation que lui fait éprouver la représentation de son ancienne identité. Les transformations sexuelles, le sentiment d'avoir à faire des choix importants sur les plans du métier, du mode de vie, de l'idéologie contribuent beaucoup à développer cette insatisfaction à l'égard de ce qu'il était, qu'il est encore.

Car le préadolescent passe par une phase où il ne se reconnaît plus d'identité. Il est attiré par des êtres opposés, des modèles divergents, dont chacun lui semble révéler quelques unes des possibilités qu'il sent en lui. Il les juxtapose en un système syncrétique des valeurs ; il en reconnaît le caractère hétéroclite, mais ne s'en trouve pas gêné. Ou bien il passe d'un modèle à un autre, rapidement, sans être étonné par ses changements d'admiration.

Cette indifférence est pourtant superficielle et laisse une sorte d'angoisse. D'une part subsiste une identité d'attitudes acquises dont le sujet méconnaît l'existence, mais qui déterminent beaucoup de ses choix. D'autre part, se poursuit un double travail d'identification, au plan des obligations sociales, de la préparation de l'avenir, et au plan de la personne.

La société en effet demande à l'adolescent de se spécialiser dans un travail. Elle l'oblige à scruter ses « aptitudes », à définir ses « intérêts ». Le choix professionnel le conduit à se construire un portrait pratique - éventuellement erroné - d'un soi professionnel, qui déborde de beaucoup le plan du travail, car il implique des choix sur la classe sociale, sur le type de culture (technique, théorique, sociale, artistique) que le sujet va élaborer en lui. A ce premier « forçage » d'identité par le métier se surajoute l'option idéologique. Sur ce plan aussi tout commence par le syncrétisme, les harmonisations apparentes d'idées opposées, et ce niveau d'option pourra subsister longtemps après l'adolescence. Mais il arrive aussi que par suite d'attachements affectifs, et sous le coup d'expériences chocs, l'adolescent tranche entre les courants idéologiques au profit de celui qui lui paraît surmonter le mieux les contradictions de la vie quotidienne. Une conversion (qui peut n'être que la consolidation

d'une idéologie d'enfance) se produit, qui fait que le sujet s'identifie avec sa conviction.

Parler d'identité sociale pour caractériser ces processus est à la fois vrai et insuffisant. C'est bien la structure de la société vécue par l'adolescent qui l'incline dans ses options. Mais on y voit aussi la manifestation de ce qu'on peut appeler l'identité personnalisante, celle où il éprouve le sentiment violent de son originalité, de son pouvoir d'être cause. « Un être sent qu'il est unique, il croit ne tenir cette unicité que de lui-même », disait Joë Bousquet (1941). Il s'agit de s'arracher aux entraînements par les milieux en définissant un but qui puisse *signifier* ce que je fais.

L'identité de personne s'appuie en fait sur les activités de signification de l'enfance, et en effectue la reprise : - sur les identités imaginaires, par identification à des êtres exaltants : c'est alors le comportement d'admiration qui joue ; - sur les identités d'accomplissement du type idéal (bon joueur, bon élève, belle femme, être de talent...) ; - sur les identités de dépassement de soi par actualisation de possibilités inexploitées.

Cette forme d'identité, on l'a vu chez Kafka, a pour instrument de sa réalisation l'œuvre. E. Souriau soutient que les œuvres d'art présentent les caractères de la personne : singularité, diversité dominée grâce à leur sens, ouverture indéfinie (E. Souriau 1973). Ce qui est sûr c'est que toute œuvre permet à son auteur de se dominer et de s'actualiser. En elle - technique ou sociale - le sujet devient celui « qui prépare à chaque instant la synthèse de ce qui a été et de ce qui sera. Celui qui tend à être le lieu où se rencontrent le passé et l'avenir » (Joë Bousquet 1941).

Mon passé, mon avenir, *et ceux des autres*. Car l'œuvre vient dans une lignée (Meyerson 1954). Mon œuvre est portée par un groupe. Un groupe ancien, dont il faut corriger les insuffisances. Un groupe nouveau quand les précédents méconnaissent les aliénations qu'ils infligent. Un groupe, dans tous les cas, qui assure à l'œuvre de l'individu une signification et un au-delà de moi-même.

L'importance du groupe dans la réalisation de l'identité se révèle spontanément quand à la question *Qui suis-je ?* je réponds : je suis catholique, occitan... ou nazi : car c'est le risque encouru, de croire que je vais trouver le fondement de mon identité dans la participation à un groupe, alors que celui-ci est une source de désignification, par méconnaissance des possibilités réelles de ses membres.

D'où il faut conclure, une fois de plus, que ce n'est pas l'identité du groupe qui peut fonder celle des individus, mais qu'elles sont à fonder dans la recherche, entreprise par ces derniers, de ce qui dans leur passé historique mérite d'être intégré dans les inventions d'une culture nouvelle.

3. L'IDENTITE INDIVIDUELLE, CONSTRUCTION DIALECTIQUE

« Un homme est-il jamais celui qu'il croit ? Aussitôt que nous souhaitons d'être quelqu'un, celui que nous sommes s'éloigne » (Joë Bousquet 1978).

Il n'y a de définition de l'identité qu'en termes de processus dialectiques. Entendons par là :

- 1) qu'entre tout ce qui sert à la construire - unité organique et programmation génétique, instruments sociaux et culturels, normes et idéologies - il existe de multiples contradictions qui suscitent la subjectivation et la quête d'identité ;
- 2) que celle-ci procède de la tension entre l'attachement à des identités anciennes et des identités à constituer, passe par la désignification des premières et la découverte d'intégrations nouvelles ;

3) qu'il s'agit toujours dans l'identisation d'un échange entre des propositions collectives et des recherches individuelles de signification.

a) *Les instruments contradictoires de l'identité*

L'unité organique constitue le premier point d'appui de l'identité : dans les dépersonnalisations, le corps se trouve méconnu ou divisé (R. Angelergues). Elle permet l'inscription des normalisations linguistiques, techniques, intellectuelles dans les conduites d'adaptation de l'individu à ses milieux : un cortex apte à la parole et à la mémoire sous-tend les apprentissages culturels. Ceux-ci à leur tour, dans chaque société, contribuent à atteindre des normes idéologiques et morales qui fixent le statut de chaque individu, son métier, ses rôles sociaux, sa culture. Il y a bien, en première apparence, une structure « objective » au fondement de l'identité.

Mais dans cette structure les conflits sont la règle, et appellent des changements d'identité. Les maturations organiques interviennent sans cesse pour rendre inopérantes les équilibres culturels atteints : l'exemple de la puberté est le plus manifeste, mais il est précédé et suivi de beaucoup d'autres. Au niveau des apprentissages culturels les déséquilibres par des acquisitions nouvelles ne sont pas moins importantes : chacune de celles-ci (langage, écriture, vie des groupes, savoirs, révélations sur la société) amène l'enfant à se trouver un centre nouveau d'identité. Au niveau des valeurs la découverte des conflits qui se produisent dans les institutions, et entre elles, est à l'origine d'un doute sur les normes qu'on lui inculquait.

L'identité n'est pas, comme le suggèrent les biologismes, organisée par la constitution. Elle ne l'est pas non plus à partir d'un type socio-culturel. Elle est construite, dans les échanges entre l'organisme, les instances culturelles et le sujet, en tant que réponse de celui-ci aux contradictions qu'il ressent entre ses milieux de vie. *Elle est l'orientation de destructurations et de restructurations incessantes.*

b) *Dialectique des divisions et des intégrations*

Il n'y a pas un morcellement primitif du moi, suivi d'une intégration sous l'égide d'une image puis d'un idéal du moi (Klein, Winnicott, Lacan). Dès la naissance on trouve une première forme d'unité, dont les contradictions déterminent des divisions, dans un processus de différenciation combattu par un effort de retotalisation (Lewin, Witkin, Wallon).

On peut au cours d'une vie déceler la succession de ces unités : un observateur les repère d'après la prépondérance, dans une période donnée, d'un certain type de comportements, d'un certain mode de régulation, d'une certaine structure des attitudes temporelles. Ce sera par exemple, de 6 à 11 mois, l'exploration préintentionnelle des objets et l'action émotionnelle sur autrui, chez l'adolescent la référence de ses conduites à l'image d'un moi à venir. Ou chez Kafka la subordination incertaine de ses actes à la création littéraire. Au plan subjectif, cette unité se traduit par l'orientation des désirs, l'attachement à un style de conduites et de jouissance : « Moi j'aime : être seul, commander, travailler... ». Le sujet s'identifie avec ce style, le défend par la résistance émotionnelle à d'autres sollicitations, le justifie par son histoire : « j'ai toujours été ainsi », ou « depuis cette époque, je suis bien différent ». Cette unité est bien un fondement de l'identité.

Mais elle est traversée de divisions. Les unes proviennent des maturations organiques, qui en faisant apparaître de nouvelles potentialités déportent les besoins - désirs vers de nouvelles conduites : c'est-à-dire vers de nouveaux objets, qui exi-

gent des régulations nouvelles de comportements, et une installation autre dans le temps et dans les relations interpersonnelles. Un deuxième type de division se produit au niveau des relations interpersonnelles : à mesure que les comportements culturels progressent, les adultes traitent l'enfant de façon nouvelle, donnant ainsi d'eux-mêmes une perception divisée (ainsi vers 2 ans, quand ils veillent à l'élaboration d'un contrôle de soi). Une autre division résulte du conflit entre attachements anciens et désirs nouveaux, à 6 ans ou chez le prépubère par exemple. Les identifications à des êtres différents, les engagements dans des institutions divergentes, entraînent enfin des divisions profondes.

Ces divisions sont un deuxième fondement à l'identité. Elles en viennent en effet à susciter, avec les appels qui émanent des personnes et de la culture, un effort pour les surmonter. Elles commencent par agir de façon inconsciente, car au début le sujet juxtapose les conduites qui correspondent à ses engagements divergents : il aime et déteste son frère, ou sa mère, selon les moments, il vit selon les modèles de chacun des sexes, il est tour à tour bébé et garçon/fille autonome, il est enfant et il est l'adulte qu'il sera. Ces clivages ne sont pas tant l'effet de son incapacité à coordonner que du désir de ne pas abandonner l'un des deux possibles, du refus de se mettre en face de leur incompatibilité.

Le travail d'identité va consister dans une lutte contre ce désir, contre ce refus. Lutte qui n'est pas le fait du sujet isolé, mais de ses relations aux autres. Ainsi l'enfant qui jalouse et maltraite son cadet découvre que sa jalousie lui aliène l'affection de ses parents : c'est à l'appel de ces derniers qu'il va, d'abord souffrir de cette division, ensuite - avec leur aide - trouver les comportements qui lui fixent son identité dans un statut d'aîné. Ou encore l'adolescent surmonte le conflit entre l'affection et la haine pour des adultes lorsque d'autres adultes, proches ou lointains, lui auront révélé l'insignifiance de ses tourments en lui montrant tout ce qu'il peut atteindre par lui-même. Tout comme Kafka trouve dans les écrivains qu'il aime les modèles d'identité qui l'encouragent à surmonter par son œuvre les conflits de sa vie familiale.

L'aboutissement de cette lutte contre l'acceptation passive de clivages, c'est bien en un sens une intégration de possibilités primitivement juxtaposées. Mais l'intégration reste toujours imparfaite, et l'identité impossible, ou plutôt ambiguë. Certes les pulsions biologiques vont s'organiser selon des normes culturelles, se trouver resignifiées par elles : mais elles les débordent toujours quelque peu. Certes le sujet divisé entre les subcultures que lui offrent les institutions, travail, vie familiale, vie sociale, pourra en tenter l'harmonisation par leur signification réciproque : il reste que chacune garde sa spécificité. Et Kafka va tirer de son vécu une œuvre qui dévoile la crise des sociétés occidentales, capitalistes et socialistes de notre époque, mais au prix de quels renoncements, de quel sacrifice de son moi !

Ces imperfections, ces ambiguïtés de l'intégration et de l'identité, ce triomphe des divisions sur l'unité, sont essentiels au devenir du sujet comme à celui de la société : ils sont la marque de la dialectique qui se joue entre eux. Celle-ci en effet propose aux individus des modèles d'intégration successifs qui théoriquement devraient leur permettre de signifier chacune de leurs conduites dans le réseau de toutes les autres. Mais il appartient aux sujets de mettre à jour l'impuissance de ces modèles à satisfaire à l'ensemble des potentialités et des désirs qui se sont constitués au cours de leur histoire personnelle. A partir de l'angoisse que suscitent ces aliénations, dans un travail de comparaison et de critique sur les modes de vie qui leur sont offerts, il

dépend des sujets d'*inventer* - pour eux et pour leur société - un projet d'identité, toujours provisoire, qui concilie l'essentiel de leurs puissances de devenir.

Note

1. Piaget (14) donne des observations remarquables sur leur statut.